

RUE DU PROLETAIRE ROUGE

par Nina et Jean Kéhayan

Ed. du Seuil

NOUS, DISSIDENTS

par Natalia Gorbanevskaya et al.

Recherches, N° 34, octobre 1978

Deux communistes français décident d'aller vivre et travailler deux ans en Union soviétique, malgré les conseils des responsables de leur parti, selon lesquels 90 % de ceux qui font cette expérience sont perdus pour la cause. Ils partent avec l'aveuglement de l'amour pour la patrie de l'humanité nouvelle et, en vingt-quatre mois, tout les désabuse, au sens littéral du mot. Quatre ans après leur retour, ils racontent la longue marche de leur désillusion, tout en affirmant leur volonté de rester des militants du Parti communiste français.

En décrivant à travers leur vie quotidienne la dictature du Parti, le monstre bureaucratique, les inégalités sociales, les ravages de l'alcoolisme, les miracles de la corruption, les coups de génie de la débrouillardise, les échecs agricoles et industriels, le cynisme des uns et la révolte des autres, le conformisme institutionnel et la platitude de la culture officielle, Nina et Jean Kéhayan ne nous apprennent rien. Rien qui n'ait déjà été maintes fois écrit, et notamment par Hedrick Smith¹, pour ne pas remonter aux auteurs d'avant-guerre comme André Gide² ou Anton Ciliga³, ou aux auteurs « autochtones », Pliouchtch⁴ ou Erofeïev⁵, par exemple. L'intérêt de ce livre ne tient pas à l'information apportée, mais à l'événement créé, à la position dans laquelle les auteurs ont mis leur parti, en continuant de s'affirmer militants communistes.

Au moment même en effet où le PCF publie un *L'URSS et nous*⁶ par lequel il entend affirmer solennellement son éloignement du modèle soviétique, il condamne sans appel la *Rue du prolétaire rouge*. Que trouve-t-il donc d'insupportable dans cette critique de l'Union soviétique ?

D'abord, sans doute, que les Kéhayan décrivent et dénoncent une faillite globale, détruisant ainsi toute possibilité d'une critique savamment balancée où les acquis de ceci expliquent, justifient, équilibrent

ou « font passer » les déficits d'« cela » les soviétiques ne sont nulle part mais l'électricité est presque partout, donc nous sommes toujours sur la voie du communisme. Ce que disent Nina et Jean Kéhayan — et ils le disent d'abord aux membres de leur parti —, c'est qu'il faut en finir avec les explications de la situation en URSS par le « retard historique », le « culte de la personnalité » et, d'une manière générale, toutes les analyses en termes de dysfonctionnement. Après tant d'autres, voici donc deux auteurs communistes qui affirment que le totalitarisme est en Union soviétique un phénomène central qui qualifie le régime et pollue toute la vie quotidienne, et non un aspect condamnable, mais partiel et périphérique.

En décrivant ensuite l'état d'esprit du peuple à l'égard du régime et les incessantes manifestations d'insatisfaction, d'opposition, de révolte et de résistance, Nina et Jean Kéhayan abordent la question dite « des libertés » d'une manière radicalement différente de celle de leur comité central. Ce que le PCF, ou du moins sa direction, reconnaît et déplore, c'est l'absence ou la faiblesse de l'une des composantes de la démocratie, la démocratie politique. Mais la direction du PCF continue de considérer que tous les autres éléments y sont : démocratie économique, culturelle, syndicale, etc. Ce que le PCF reconnaît et déplore, c'est la répression des quelques-uns qui ne sont pas d'accord et le traitement policier d'un problème politique. (Notons au passage que, si l'on en juge par l'attitude de l'ancien président de l'Université de Vincennes, C. Frioux, lors du débat d'*Apostrophes* consacré à « l'Union soviétique et nous », les porte-parole du parti regrettent que l'on réprime les dissidents mais considèrent qu'ils ont tort de dissider.) Ce que les Kéhayan décrivent et condamnent, c'est l'absence de toute démocratie, voire l'incompatibilité essentielle du régime et de la démocratie. Ce que les Kéhayan décrivent, c'est le désaccord du plus grand nombre, manifeste dans la vie de tous les jours.

Autrement dit, là où la direction du PCF limite la dissidence aux activités du Samizdat et en fait l'apanage de quelques éléments avancés plus ou moins responsables, Nina et Jean Kéhayan la décrivent comme le fait du plus grand nombre en rapportant les propos qui leur furent tenus, les brocards politiques qui circulent partout, les innombrables manières qu'ont les habitants de l'URSS de lézarder l'ordre communiste et de le tourner en dérision. Affirmer que la dissidence est populaire est sans doute ce qui aura valu aux auteurs de *Rue*

1. *Les Russes*, le livre de poche.

2. *Retour d'URSS*, réédition Folio.

3. *Au pays du mensonge déconcertant*, réédition Champ libre.

4. *Dans le carnaval de l'histoire*, Le Seuil.

5. *Moscou sur Vodka*, Albin Michel.

6. Éditions sociales.

du prolétaire rouge d'être promis aux ténèbres extérieures où les ont précédés d'autres anticomunistes primaires. Reste à savoir si cette dissidence à l'intérieur du PCF n'aura pas elle aussi les effets contagieux du courage et de l'amour de la liberté.

C'est le courage qui est au centre des dix-sept articles que propose le numéro de *Recherches* intitulé *Nous, dissidents*. Pas nécessairement un courage spectaculaire, plutôt un courage constant, celui, comme l'écrit Boukovski, de « l'harmonie entre ses paroles et sa vie d'une part et ses convictions de l'autre ». La description, la dénonciation, l'ironie, la célébration ou l'évocation qui constituent le fonds de ces articles sont d'abord l'illustration de la recherche de cette harmonie. Mais, *Nous, dissidents* est aussi un appel à notre propre courage, celui que Boukovski nous demande en nous conseillant de ne pas observer les dissidents « à travers Dieu sait quelles barrières de zoos idéologiques ».

Quand Stanislaw Baranczak affirme qu'il trouve en lui-même un « droit moral » qui le conduit à pouvoir aimer son prochain et à pouvoir être un homme libre, il affirme aussi, avec tous ses complices, qu'il refuse à quiconque le droit d'aller chercher des raisons ou des infrastructures à cette affirmation et à cette exigence, sous peine de nier tout ce qui le fait résister. « C'est une sorte de coutume, de donner aux gens qui sont unis par une cause un nom quelconque. Nous aurions pu nous nommer autrement (que « dissidents »), mais c'est justement ce qui nous est impossible. Car nous ne sommes pas une organisation et nous donner un nom serait contraire à notre nature. Nous sommes simplement des gens qui n'acceptent pas que l'on puisse écrire une chose et en faire une autre. » Ces propos du général-malade mental Grigorenko sont, à l'image de tous les textes réunis par Natalia Gorbanevskaïa, l'affirmation d'une irréductibilité de l'exigence morale et de la personne qui ne se prouve que par l'action fondatrice qu'est la résistance. Là se trouvent réellement les philosophes nouveaux.